

de leur propre histoire, mais non dans les circonstances choisies ou désirées par elles, n'acquiescent pas la conscience immédiate des nécessités auxquelles elles ont à faire face, de la solution qu'elles doivent donner aux problèmes dont dépend leur existence. Peut-être bien est-ce parce que dans l'expérience italienne nous avons vécu, en un court espace de temps, concentrés en eux-mêmes, les problèmes qui se sont développés graduellement en France, que nous les percevons plus clairement que les militants français. Certainement, c'est parce que les événements en Italie ont jeté à la face des ouvriers avec une violence inouïe les problèmes de la démocratie, puis ceux de sa conversion brusque en fascisme, que nous sommes armés pour aborder les tâches de la révolution prolétarienne. Mais pour nous l'expérience française — après celle d'Allemagne — a une grande valeur, elle prouve que nous ne parlons pas un langage spécifiquement « italien », mais que nos positions se réfèrent historiquement à des situations qui, en définitive, n'ont fait que **de-
vancer en résumant brusquement un développe-
ment international de la lutte des classes.** En Italie, c'est l'ensemble des forces démocratiques qui prépare l'assaut du fascisme; en Allemagne ces forces, plus le centrisme, font du fascisme le produit logique, inévitable d'un certain degré d'extension des rouages de la démocratie laquelle pourra ne pas accoucher d'Hitler; en France les rouages de la démocratie s'épanouiront jusqu'à dissoudre la classe ouvrière, en engrenant dans son fonctionnement le centrisme : il sera ainsi prouvé que dans des conditions données la domination démocratique de la bourgeoisie peut parfaitement se suffire, sans accouchement du fascisme, mais avec écrasement du prolétariat.

La théorie de la révolution dans les pays occidentaux ne passe donc pas uniquement par Octobre 1917, mais par Rome, Berlin, Paris également. Cette théorie mondiale est encore à réaliser et ne peut être que l'œuvre du prolétariat de tous les pays. Que nous sachions qu'elle est à élaborer est déjà un pas en avant. Nous ne pourrions dans les limites restreintes de ce rapport examiner les problèmes que les expériences successives et particulièrement française apportent pour l'élaboration d'une théorie de la tactique de la révolution prolétarienne dans la phase actuelle. Ces problèmes sont implicitement contenus dans notre rapport sur la France, comme ils le furent dans le rapport du camarade Philippe, où comme ils le seraient dans un examen de l'Allemagne. Pour les unifier en un ensemble de principes et de directi-

ves pour la lutte internationale du prolétariat, il faudrait que la nécessité de leur examen apparaisse dans des courants communistes. Notre fraction pourra certes tenter un effort théorique — et elle le fera certainement — pour élaborer sa propre contribution à la théorie de la tactique mondiale du prolétariat, ce en quoi elle sera puissamment aidée par les fondements programmatiques qu'elle possède : les thèses de Rome. Mais tout cela sera insuffisant tant qu'en Allemagne, en France, ne surgiront pas des groupements qui seront les fruits de ces circonstances historiques dont nous avons touché le fond les premiers. C'est pourquoi un jalon fondamental de l'élaboration de la tactique mondiale du prolétariat réside pour nous dans la recherche du pourquoi les ouvriers français ne parviennent à se donner un organisme qui puisse tenter de résoudre leurs problèmes finaux, car jeter les bases d'un tel courant reviendrait à solutionner embryonnairement les problèmes de la révolution prolétarienne en France.

Nous ne pensons pas que la création de partis révolutionnaires ou opportunistes exprime la génialité ou la perversité d'individualités ou de groupes d'individualités, comme nous ne pensons pas, ainsi que l'a proclamé le Camarade Vercesi au Congrès de notre fraction, que le centre moteur des situations soit la lutte entre ces partis ou groupements. De même que les partis résultent d'un milieu historique donné, d'un rapport de force entre les classes antagonistes, de même c'est l'évolution de cette même lutte de classe qui imprime son caractère aux formations prolétariennes. Des groupes peuvent surgir de tournants brusques de celle-ci, d'une phase nouvelle de son développement, ils peuvent en traduire les péripéties et l'évolution réelle, comme ils peuvent parfaitement être entraînés dans le camp de la classe ennemie. Aucune garantie pré-établie n'existe dans ce domaine, aucun groupe n'est prédestiné en soi, aucun fatalisme ne réside dans l'élévation d'un groupe au rang de porte-parole de toute la classe. Seule une étude attentive, passionnée du cours de la lutte des classes, la faculté d'un groupement de se surpasser toujours lui-même et selon une voie historique toujours plus progressive, habilite un organisme à ses tâches; en fait, un parti d'avant-garde.

Pour ce qui est de la France, nous avons déjà fait remarquer que dans l'avant-guerre, à chaque secousse de la lutte des classes correspondait l'apparition dans les différents secteurs prolétariens, de réactions différentes. Les groupements qui se concrétisèrent autour de ces

réactions étaient des aspects de la lutte des classes dans les conditions particulières de la France et par la même leur existence était justifiée. Mais ces groupes ne réalisaient ni continuité ni perspective: ils se rattachaient à certaines phases qui sitôt dépassées les jetaient dans le plus sombre opportunisme. La tentative prolétarienne la plus importante, celle de Guesde, devait échouer parce qu'incapable d'absorber les diverses réactions du prolétariat, de les encadrer en une formation unitaire. La faute n'en revient pas à Guesde mais aux conditions de cette époque d'expansion impérialiste où ces problèmes n'apparaissaient pas avec la clarté actuelle.

Dans l'après-guerre, nous verrons se dérouler le même processus en France. Contre le centrisme, surgiront dans les différentes périodes de son développement, des réactions prolétariennes qui se fossiliseront sans pouvoir s'absorber en un seul groupe : une fraction de gauche. C'est ainsi que nous verrons surgir le groupe de la « Révolution Prolétarienne » qui d'abord réaction saine contre le centrisme sombrera dans un syndicalisme révolutionnaire sans queue ni tête; puis le groupe de Souvarine qui, bien que tentative marxiste d'aborder les problèmes du mouvement prolétarien français végètera d'abord sous le drapeau de Trotsky, pour sombrer dans un « communisme démocratique » menant ses membres — Souvarine excepté. — dans le S. F. I. O.; enfin à chaque tournant et secousse où le P. C. F. sera pris surgiront des groupes, le plus souvent trotskystes, qui disparaîtront dans la nouvelle phase sans laisser de traces. La tentative de Trotsky en 1930 pour unifier les mouvements d'opposition en France, si elle partait de bonnes intentions, compromis sérieusement et profondément l'avenir, en voulant brûler les étapes. Son rôle, pour être progressif, aurait dû consister à préparer le terrain, à déterminer une discussion approfondie entre la série de groupements prolétariens qui existaient nécessairement, tout en étant persuadé qu'ainsi, au cas ou fort probablement cela aurait retardé la fusion, les événements auraient pu fructifier en un groupe l'apport de tous les autres.

C'est en partant de ces considérations, en envisageant la création d'un courant marxiste comme le double résultat de confrontations entre les différents groupements en France et de la marche des événements que nous voulons tenter de caractériser rapidement quelques formations qui agissent aujourd'hui sur l'arène politique, afin de prouver qu'elles ne sont que des

aspects, dont certains ont déjà clôturé leur évolution, de périodes de la lutte des classes; que celles qui nous paraissent correspondre à la phase actuelle sont appelées à disparaître si elles ne se mettent pas en demeure de concentrer en leur travail théorique, le produit de l'évolution des situations d'après-guerre.

Nous laisserons délibérément tomber Trotsky et ses partisans, pour l'unique raison qu'il s'agit là d'une aile de gauche de la S.F.I.O. à qui nous dénonçons tout apport dans l'œuvre de la révolution prolétarienne. Au surplus, les idées fondamentales de Trotsky nous les trouverons sous une forme évoluée au sein de l'Union Communiste dont nous examinerons les positions. D'autre part, nous ne voyons pas bien ce que peut représenter en France le groupe de « Que faire ? » qui après être resté le dernier carré des « redresseurs du P. C. F. et de l'I. C. » a modifié brusquement ses positions au commencement de cette année pour se mettre au même niveau que les partisans actuels de Trotsky. Nous n'en parlerons donc pas. Par contre nous tenons à examiner les positions essentielles de la « Révolution Prolétarienne », celles d'un noyau de militants syndicalistes dont nous avons reçu la Charte syndicale; celles des militants de l'ex-Enseignement unitaire et, enfin, les positions des camarades de l'Union Communiste.

LA RÉVOLUTION PROLETARIENNE AILE GAUCHE DU REFORMISME

Nous voudrions essayer de comprendre la signification des problèmes posés par l'apparition de ce groupement, car cela seul est de nature à expliquer son évolution ultérieure. Ce n'est pas le fait du hasard si aujourd'hui la « Révolution Prolétarienne » est devenue un précieux auxiliaire des réformistes de la C.G.T., mais plutôt la conséquence d'une évolution dont il s'agirait de tracer ici la ligne maîtresse.

Avant tout il serait intéressant de prouver que le « syndicalisme révolutionnaire » dont se réclame ce groupe est aussi profondément opposé à la pratique et théorie du même nom qui s'épanouit avant guerre, que le sont la phase d'expansion impérialiste et celle contre-marquée par la révolution russe et les révoltes prolétariennes de 1919.

L'anarcho-syndicalisme s'affirme en s'opposant dès 1882 aux guesdistes et possibilistes. Sous ce premier aspect il sera l'expression nécessaire des batailles revendicatives se déroulant en dehors et contre les luttes parlementaires et municipales des guesdistes et des possibilistes. Ce luttes qui en d'autres pays s'entrecroisèrent pour donner vie à des syndicats en liaison avec